

d'air et de lumière; il se soucie médiocrement d'ailleurs de leur conserver leur physionomie historique; il les accoutre tranquillement à la hollandaise, et se permet, tout au plus, afin d'ajouter au pittoresque de ses tableaux, de faire quelques emprunts à la défroque des marchands levantins très-nombreux, de son temps, à Amsterdam. C'est dans cette manière qu'il a peint la *Famille de Tobie*, qui est au Louvre; *Jacob bénissant les fils de Joseph*, au musée de Cassel; *Samson aveuglé par les Philistins*, de la collection Schoenborn, à Vienne; *Suzanne au bain*, du musée de La Haye; *Le Sacrifice d'Abraham*, de l'Ermitage; *Jacob luttant avec l'ange, Tobie aveugle, Moïse condamnant le veau d'or*, du musée de Berlin; *Le Festin de Balthazar*, de la collection de lord Derby; *Daniel devant Nabuchodonosor*, de la collection Scardale, etc. C'est par l'ampleur de la composition, par la vigueur du sentiment dramatique, par la chaleur et l'éclat extraordinaires de l'exécution que se distinguent les scènes bibliques peintes par Rubens: *L'Expulsion d'Agar*, de la galerie de l'Ermitage; *Loth et ses filles quittant Sodome*, du Louvre; *Samson et Dalila*, la *Chaste Suzanne* la *Dispersion de l'armée de Sennachérib*, *Job sur le fumier*, du musée de Munich; la *Réconciliation de Jacob et d'Esau*, du Belvédère de Vienne; *Bethsabée*, du musée de Dresde; le *Serpent d'airain*, de la National-Gallery, etc. Moins brillant et moins pompeux que Rubens, notre Poussin l'emporte sur le maître flamand par la gravité de l'expression, par la noblesse des figures, par la profondeur des idées: il rend à merveille sinon la couleur, du moins la majesté du style biblique. Le Louvre seul a de lui onze tableaux dont les sujets sont tirés de l'Ancien Testament: *Adam et Eve*, le *Déluge*, la *Terre promise*, *Ruth et Booz*, *Eliezer et Rebecca*, *Moïse sauvé des eaux*, *Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon*, *Moïse changeant en serpent la verge d'Aaron*, la *Manne dans le désert*, les *Philistins frappés de la peste*, le *Jugement de Salomon*.

A l'exemple des maîtres illustres dont nous venons de citer les ouvrages, la plupart des artistes des diverses écoles ont peint des scènes bibliques. Contentons-nous de nommer ceux qui ont traité ce genre de sujets le plus fréquemment ou avec le plus d'éclat. Ce sont, parmi les italiens: Giotto, Spinello Aretino, Buffalmacco, Benozzo Gozzoli (dans le Campo Santo de Pise), Paolo Uccello, Mantegna, Polydore Caldarà, Baldassare Peruzzi, les Carrache, le Caravage, le Dominiquin, le Guerchin, Salvator Rosa, Palma le jeune, les Bassan, Fr. Mola, Schiavone, le Calabrese, Luca Giordano, Andrea Sacchi, Benedetto Castiglione, Zuccarelli, B. Luti, Solimene, P. Liberi, A. Tiarini, Carle Maratte, le Cortone, Cipriani, A. Balestra, Valerio Castello, Carbone, etc. Chez les Allemands: Lucas Cranach, Holbein, Rottenhauer, Elzheimer, Sandrart, Schoenfeldt, Philippe Roos, Frédéric Oeser, Dietrich, etc. Chez les Flamands et les Hollandais: Frans Floris, Michel Conie; Goltzius, Lambert Lombard, Martin de Vos, van Orley, Martin Heemskerk, les Francken, les Breughel, Paul Bril, Hans Bol, Hoefnagel, van Dyck, Martin Pepyn, Gaspard de Crayer, Boeyerman, Jordaens, van Tulden, Diepenbeck, Gérard de Lairesse, G. Flinck, F. Bol, J. Lievens, N. Vleughels, G. Hoet, Vinckenbooms, van Eeckhout, P. de Molyn, van der Werff, etc. En France: Valentin, La Hyre, Ch. de Lafosse, Nic. Bertin, Séb. Bourdon, Séb. Leclerc, Nic. Loir, Fr. Verdier, A. Vignon, Raimond Lafage, Le Brun, J. Stella, J.-B.-F. de Troy, Mignard, A. Coyne, Restout, Le Moyne, Nattier, C. Vanloo, Vien, etc. En Angleterre: Benjamin West, Stothard, Darnley, Turner, W. Hilton, W. Etty, John Martin, etc. Les compositions colossales et fantastiques de ce dernier, ont obtenu, il y a une quarantaine d'années, un succès extraordinaire, à Paris comme à Londres. Voici ce qu'en disait, dans un article sur le Salon de 1833, Alexandre Decamps, le frère de notre célèbre artiste: « De tous les peintres qui ont pris la poésie pour foyer d'inspiration, celui, non pas en France seulement, mais en Europe, qui a étendu le plus loin les limites de son art, est certainement M. John Martin; mais il n'adopte ni la poésie moderne, ni l'allégorie; c'est dans le style biblique, dans les humbles versets du vieux Testament qu'il puise les compositions de ses poétiques panoramas. Là, tout est surnaturel, tout est prodige; c'est l'histoire dictée par Dieu et ses prophètes. On ne peut donc exiger de M. Martin toutes les conditions de vérité, d'exactitude que l'on impose aux peintres de l'humanité et du monde moderne. » Le *Déluge*, *Josué arrêtant le soleil*, le *Festin de Balthazar*, et plusieurs autres ouvrages de M. Martin ont été popularisés par la gravure et la lithographie. On est bien revenu aujourd'hui de l'enthousiasme que ces compositions bizarres avaient d'abord inspiré. Plusieurs artistes, en France, ont prouvé qu'il n'était pas nécessaire de franchir les limites de l'art pour peindre avec vérité et avec éclat les scènes poétiques de la Bible. Le frère de l'écrivain que nous venons de citer, Decamps, a déployé dans ce genre de compositions une hardiesse et une originalité des plus remarquables; le premier entre les peintres de l'histoire sacrée, il a eu le talent de conserver aux personnages leur caractère antique, aux sites leur couleur locale. Cette puissance de l'interprétation, l'élevation de style,

le respect de la vérité éclatent surtout dans les neuf dessins où l'artiste a retracé la *Vie de Samson*. Parmi les tableaux du maître, il faut citer aussi: *Joseph vendu par ses frères*, *Eliezer et Rebecca*, *Moïse sauvé des eaux*, *Josué arrêtant le soleil*, la *Fuite de Loth*, l'*Assommoir de Balaam*, *Job sur son fumier*, *Saül poursuivant David*. On peut dire que M. Gust. Doré s'est montré le digne émule de Decamps dans les splendides dessins dont il a illustré la *Sainte Bible* éditée récemment par M. Mame de Tours (V. BIBLÉ). Comme illustrations du livre sacré, nous ne saurions omettre celles dont Schnorr a accompagné la *Bible protestante*, publiée en Allemagne, il y a quelques années. Les compositions de cet artiste, d'un dessin mâle et hardi, rendent nettement l'esprit du texte. « L'important pour Schnorr, a dit M. Ch. Périer, était d'être clair, puisqu'il s'adressait dans cette édition toute populaire de la Bible aux personnes les moins portées par leur éducation à s'élever dans les régions de l'abstraction. Comme le réformateur, il a traduit la Bible dans un langage dont la lucidité sera toujours un modèle et un exemple utile en Allemagne. Ses compositions sont aussi simples et aussi naïvement grandes que son style. Paysan bas-saxon comme Luther, il ignore les délicatesses, les ménagements et les artifices de la parole. Il n'a pour règle que la simplicité, la franchise et le naturel. » Plusieurs autres belles éditions illustrées de la Bible ont été publiées à diverses époques en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre. Terminons ce long article, en rappelant qu'Horace Vernet, notre grand peintre de batailles, fut aussi un bon peintre de sujets bibliques: la gravure de Jazet a rendu populaires *Rebecca à la fontaine*, *Judith et Holopherne*.

BIBLIS s. m. (bi-blis). Ornith. Genre d'oiseaux de la famille des hirundinées à queue non fourchue, qui ne paraît être qu'une simple division du genre hirondelle.

— s. m. pl. Groupe de lépidoptères diurnes, ayant pour type le genre biblis.

BIBLIS, bourg du grand-duché de Hesse-Darmstadt, prov. de Starkenbourg, gouvern. et à 16 kil. d'Heppenheim, 2,147 hab.

BIBLIS, opéra en cinq actes de Fleury, musique de Lacoste, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 6 novembre 1732. — Caurus vient de soumettre la Carie, et de la rendre à la princesse Ismène, qu'il doit épouser; mais son bonheur est troublé par le chagrin de l'inconsolable Biblis. Celle-ci ne peut voir s'éloigner son frère, qu'elle aime d'un amour criminel; pour le retenir, elle lui offre le trône d'Ionie qu'elle occupe par droit d'attribution et comme prêtresse d'Apollon. Caurus l'accepte, et va prêter, devant le peuple, le serment accoutumé; tout à coup l'oracle d'Apollon se fait entendre, lui ordonne de laisser jouir Biblis de la souveraineté et de s'éloigner d'un Etat où sa présence va causer les plus grands maux. Caurus jure d'obéir aux dieux; il est prêt à partir et refuse de suivre Ismène en Carie, craignant d'y attirer les maux qui menacent l'Ionie. Mais Biblis, dominée par son étrange passion, engage Iphis, dont elle est aimée, à retenir Caurus, malgré les ordres des dieux. Iphis y consent et réussit. Cependant Biblis s'est retirée dans le lieu où reposent ses ancêtres; là, elle gémit sur son amour criminel. Iphis vient l'y retrouver et lui apprend que Caurus est resté. Elle lui reproche d'avoir trop bien suivi ses ordres, et l'engage à cacher la retraite qu'elle a choisie. Iphis refuse d'obéir, et court avertir Caurus, tandis que, transportée momentanément aux Champs-Élysées, Biblis voit les tourments préparés dans les enfers à ceux qui se rendent coupables d'inceste. Caurus la retrouve dans l'endroit funéraire où elle est venue se lamenter; elle en sort à sa sollicitation pour aller préparer l'hymen de son frère et d'Ismène. Iphis la presse de lui accorder sa main; c'est alors qu'elle lui déclare qu'un autre a pris possession de son cœur. Enfin, l'autel est préparé pour la cérémonie nuptiale: on amène une victime. Biblis saisit le couteau des sacrifices, et va s'en frapper, lorsque son frère lui retient le bras. Caurus, touché des maux que cause sa présence, s'éloigne; il va quitter pour jamais la terre d'Ionie, lorsque Biblis survient. Il veut lui rendre la couronne; mais elle lui laisse voir son amour; il s'en indigne et se reproche de n'avoir pas cédé à la voix de l'oracle; enfin, Biblis se poignarde et meurt. — Cet opéra parut à la veille d'une révolution musicale, une année avant *Hippolyte et Aricie*, de Rameau, qui fit une sensation extraordinaire et porta un coup décisif aux compositions dramatiques de son temps. Il n'est ni meilleur ni plus mauvais que tous ceux dont notre Académie s'était contentée depuis Lulli.

C'est à l'occasion d'une représentation de cet opéra, qu'on raconte ce trait de naïveté d'une jeune fille. Un virtuose italien, taillé sur le patron de Farinelli, venait de chanter le principal rôle. Quelqu'un ayant demandé à notre Agnès si elle trouvait qu'il chantait bien: « Certainement, répondit-elle, il a une jolie voix; il me semble pourtant qu'il lui manque quelque chose. »

En 1774, *Biblis* fit le sujet d'une tragédie due au comte Paul-Emile Campi, de Modène, académicien ducal. L'auteur italien s'est tiré avec talent d'une situation scabreuse et a

imité très-heureusement les procédés dramatiques employés par Racine dans sa *Phèdre*. Chez lui, le rôle de Biblis est vraiment tragique, et a fait verser des larmes, dans la scène surtout où l'héroïne lutte contre la violence de sa passion. Cette pièce eut du succès, malgré les défauts du troisième acte; il mérita, si nous en croyons les *Annales dramatiques*, qui en font beaucoup d'éloge, les suffrages de Voltaire lui-même. La *Biblis* de Campi a été publiée avec une préface où les tragiques italiens sont loués avec beaucoup de partialité, et les tragiques français jugés avec discernement.

BIBLISTE s. m. (bi-bli-ste — rad. *Bible*). Hist. ecclésiastique. Sectaire qui n'accepte d'autre règle de foi que les Ecritures.

BIBLISTIQUE s. f. (bi-bli-sti-ke. — rad. *Bible*). Bibliogr. Connaissance des diverses éditions de la Bible.

BIBLITE adj. (bi-bli-te). Entom. Qui ressemble aux biblis.

BIBLUGUANSIE s. f. (bi-bli-u-ghi-an-si — du gr. *biblion*, livre; *ugiansis*, guérison). Art de restaurer les livres. « Ce mot, barbaquement formé (on devrait dire *bibbliansie*), ne se trouve que dans les dictionnaires.

BIBLOT s. m. Autre orth. de *bibelot*.

BIBORATE s. m. (bi-bo-ra-te — du lat. *bis*, deux fois, et de *borate*). Chim. Sel de bore dans lequel l'acide borique contient deux fois autant d'oxygène que la base.

BIBOSSU, UE adj. (bi-bo-su — de *bi* et *bossu*). Qui a deux bosses, deux éminences en forme de bosses.

BIBRA (Ernest, baron DE), savant allemand, né à Schwabheim, en Franconie, en 1806. De bonne heure orphelin et possesseur d'une grande fortune, il fit ses études de droit à Würzburg, se livra ensuite exclusivement à son goût pour les sciences physiques, et publia divers ouvrages qui mirent son nom en évidence. Il se rendit au nouveau monde, parcourut le Brésil et le Chili, traversa l'Amérique du Sud en tous sens et revint en Europe, apportant avec lui d'importantes collections au point de vue de l'éthnographie et de l'histoire naturelle. Outre le remarquable et intéressant récit de ses excursions, publié sous le titre de *Voyages dans l'Amérique du Sud* (1854, 2 vol.), M. de Bibra a fait paraître: *Examen chimique de plusieurs genres de pus* (1842); *Recherches chimiques sur les os et les dents de l'homme et des animaux vertébrés* (1844); *Tableaux aidant à reconnaître les substances zoologiques* (1846); les *Maladies des ouvriers dans les fabriques d'alumettes chimiques*, etc. (1847), en collaboration avec M. Geist; les *Résultats des expériences sur l'effet de l'éther sulfurique* (1847); la *Baie de l'Algodon en Bolivie* (1852); *Remarques sur l'histoire naturelle du Chili* (1853); *Recherches comparées sur le cerveau de l'homme et des animaux vertébrés* (1854); *Des effets des narcotiques sur l'homme* (1855), etc. M. de Bibra est membre de l'Académie de Vienne.

BIBRACTE ou **AUGUSTODUNUM**, nom latin d'Autun.

BIBRACTÉOLÉ, ÉE adj. (bi-bra-kté-o-lé, de *bi* et *bractéolé*). Bot. Qui est muni de deux bractéoles.

BIBRACTÉTÉ, ÉE adj. (bi-bra-kté-té — du lat. *bis*, deux fois, et de *bractée*). Bot. Qui a deux bractées. « On dit aussi *bibracté*.

BIBRANCHIÉ, ÉE, adj. (bi-bran-chi-é — de *bi* et *branchie*). Ichtyol. Qui a des branchies de chaque côté du corps.

BIBRAX, ville de l'ancienne Gaule Belgique, chez les Remi; c'est aujourd'hui le petit village de Bièvre, sur l'Aisne.

BIBREUIL s. m. (bi-breuil, il mll). Bot. Un des noms de la berce.

BIBROCI, nom d'un ancien peuple de la Grande-Bretagne, dont le territoire forme actuellement les comtés de Surrey et Sussex, et une partie de ceux de Kent et de Berks.

BIBRON (Gabriel), zoologiste français, né à Paris en 1806, mort en 1848. Il prit goût à l'histoire naturelle au Jardin des plantes de Paris, où son père était employé, et devint, en 1832, aide-naturaliste du savant M. Duméril, qui le chargea de la description des espèces nouvelles qui devaient figurer dans son *Histoire naturelle des reptiles*. Depuis lors, M. Bibron s'est surtout occupé de cette classe d'animaux. On lui doit la partie qui concerne les reptiles et les poissons dans le tome III de l'*Expédition scientifique de Morée* et l'achèvement du travail de M. Cocteau sur les *Reptiles de Cuba*.

BIBULUS (Marcus-Calpurnius), consul romain, était gendre de Caton d'Utique. Elevé au consulat l'an 59 av. J.-C., il eut pour collègue César, dont il essaya de déjouer les projets ambitieux en combattant la loi agraire que celui-ci avait proposée. Mal appuyé par le sénat, il acquiesça, si peu d'influence, qu'il en fut réduit à s'enfermer dans sa maison sans agir autrement que par des édits. Les ralleurs désignèrent cette année-là le temps du consulat de *Catius* et de *Jullus* (c'étaient les prénoms de César). Bibulus embrassa le parti de Pompée, dont il commanda les forces navales, et mourut en mer pendant la guerre civile.

BIBULUS (L. Calpurnius), fils du précédent, et petit-fils de Caton d'Utique par sa mère Porcia, termina ses études à Athènes l'an 45 av. J.-C., et suivit l'année suivante la fortune de Brutus, qui avait épousé sa mère, et qui venait d'assassiner César. Après avoir pris part à la bataille de Philippi, il se rapprocha d'Antoine, qui lui donna un commandement dans la flotte, puis le gouvernement de la Syrie, où il mourut vers l'an 31 av. J.-C. Il avait écrit une *Vie de Brutus* dont Plutarque s'est beaucoup servi.

BIBUS s. m. (bi-buss — origine ignorée). Chose sans aucune valeur, babiole, rien: *Ce n'est pas là, messieurs, être un roi de bibus*. (Bussy-Rab.) *Je vois, à ma porte, Genève en combustion pour des querelles de bibus, et je ris encore*. (Volt.) *Inhabiles à ce rôle audacieux, nos soi-disant romantiques n'ont été que des soldats de parade, qui prostituent leur imagination à des bibus*. (Fourier.) *Je ne sais pas ce que vous voulez avec vos bibus*. (Balz.)

Prenez garde, en voulant réformer un bibus, de vous jeter vous-même en un plus grand abus. SALLUSTIN.

Princesse, quittez donc logogriphe et rebûs; Ce sont les vains efforts des esprits de bibus. CHAULIEU.

BICA s. m. (bi-ka). Ichtyol. Poisson indéterminé des côtes de la Biscaye.

BICALLEUX, EUSE adj. (bi-ka-leu, eu-ze — de *bi* et *callez*). Bot. Qui présente deux callosités.

BICANÈRE ou **BIKANIR**, ville forte de l'Indoustan, ch.-l. de l'Etat de son nom, et résidence d'un rajah tributaire des Anglais, à 340 kil. S.-O. de Delhi, à l'extrémité d'une vallée bien boisée. L'Etat de Bicanère, compris entre le grand désert de l'Indoustan au N. et à l'O., la prov. d'Adjmir au S., et la prov. de Delhi à l'E., a une superficie de 46,800 kil. carrés; il présente un sol généralement stérile, sablonneux, plat, sans eaux courantes, et nourrit une population de 1,200,000 hab. avec les denrées importées des provinces voisines. Exportation de gros bétail et chevaux.

BICAPSULAIRE adj. (bi-ca-psu-lè-re — de *bi* et *capsule*). Bot. Se dit des fruits composés de deux carpelles analogues à des capsules, comme dans la pervenche, le laurier-rose, etc.

BICAR s. m. (bi-kar). Pénitent indien, qui mendiait et allait complètement nu, selon Moréri.

BICARBONATE s. m. (bi-kar-bo-na-te — de *bi* et *carbonate*). Chim. Sel dans lequel l'acide carbonique contient deux fois autant d'oxygène que la base: BICARBONATE de soude.

BICARBONÉ, ÉE adj. (bi-kar-bo-né — de *bi* et *carboné*). Chim. Se dit d'un corps qui contient deux proportions de carbone: *Hydrogène BICARBONÉ*.

BICARBURE s. m. (bi-kar-bu-re — de *bi* et *carbure*). Chim. Carbure qui contient deux proportions de carbone.

BICARDIE s. f. (bi-kar-di — de *bi* et du gr. *kardia*, cœur). Térat. Existence de deux cœurs chez le même sujet.

BICARÉNÉ, ÉE adj. (bi-ka-ré-né — de *bi* et *caréné*). Hist. nat. Qui offre deux carènes ou saillies longitudinales, comme certaines coquilles fossiles du genre grypée, et la glumelle supérieure de quelques graminées.

BICARÉNURE s. f. (bi-ka-ré-nu-re — rad. *bicaréné*). Hist. nat. Existence simultanée de deux carènes.

BICARRÉ, ÉE adj. (bi-ka-ré — de *bi* et de *carré*). Algèbre. Qui est élevé au carré du carré, à la quatrième puissance: $81 = 3^2 \times 3^2$ est la puissance BICARRÉE de 3. « *Equation bicarrée*, Equation dont un terme au moins contient l'inconnue à la quatrième puissance.

— Encycl. L'équation qu'on nomme *bicarrée* est

$$ax^4 + bx^2 + c = 0$$

ou

$$x^4 + px^2 + q = 0.$$

La théorie des équations du second degré suffit complètement pour la résoudre, parce qu'elle n'est, en effet, que du second degré par rapport à x^2 .

Cette équation donne d'abord

$$x^2 = -\frac{p}{2} \pm \sqrt{\frac{p^2}{4} - q},$$

c'est-à-dire qu'elle se décompose en

$$x^2 = -\frac{p}{2} + \sqrt{\frac{p^2}{4} - q} = A$$

et

$$x^2 = -\frac{p}{2} - \sqrt{\frac{p^2}{4} - q} = B,$$

équations qui, elles-mêmes, donnent, sinon pour solution, du moins pour racines:

$$x = \pm\sqrt{A} = \pm\sqrt{-\frac{p}{2} + \sqrt{\frac{p^2}{4} - q}}$$

et

$$x = \pm\sqrt{B} = \pm\sqrt{-\frac{p}{2} - \sqrt{\frac{p^2}{4} - q}};$$